

15 Oct 1977

Repères

Parce qu'un véritable journal d'informations et d'expressions culturelles devait prendre et donner la parole, est né *Canal* en avril dernier. Hors de toute attache à des chapelles idéologiques ou économiques, une équipe de journalistes a tenté une entreprise dont les fondements se conjuguent en termes d'aventure.

Aventure de paraître et d'apparaître dans la diversité de la presse française et européenne ; aventure d'assumer cette tâche fixée : l'information ; aventure de pousser au-delà de la parole et de l'écrit ce qui pose la question de notre histoire, de notre culture, la question de son sens et de nos choix.

Parvenu aujourd'hui à son huitième numéro, *Canal* se donne comme sujet, non d'un éditorial, mais d'une réflexion, marque d'une trajectoire accomplie, d'une évolution qui vient à peine de commencer, et dont il est encore trop tôt pour dire où elle aboutira. Ce numéro est donc à prendre pour ce qu'il est : pour un jalon.

Le chemin parcouru, les difficultés rencontrées, les réussites dont nous ne retenons qu'une éphémère fierté tant elles sont interrogatives et fragiles, les espoirs qui sont autant de motivations à continuer, tout cela contribue à la volonté de notre engagement pour lequel ou à cause duquel, espérons-le, il nous sera pardonné. Il vaut mieux un peu de mauvaise foi que pas de foi du tout.

Des lecteurs

On lit un journal, un livre... On écoute.

Canal a voulu et veut contester cette acceptation de l'information, du « devenir » d'un journal. Atteindre cet écart, cette immense marge entre « l'événement » et le lecteur était d'une première urgence. « L'événement », c'est-à-dire ces actes, ces processus de création, de créateurs ; le lecteur, c'est-à-dire cette somme d'individualités qui participent de leur sensibilité, de leur volonté à ce que l'on nommera à haute voix la vie ; atteindre cet écart parce que, sans qu'il soit nécessaire de produire une longue analyse, nous sommes tenus à l'écart, étouffés, bafoués, réprimés dans l'accession à la conscience et l'autonomie de nos moyens, de nos choix de vie.

A un moment où le mythe de l'artiste, du créateur, en tant qu'être marginal privilégié, pourrit de sa propre suffisance et de sa médiocrité, il devenait une nécessité de rendre à chacun la conscience de ses moyens ; une nécessité, c'est-à-dire une aventure non nouvelle mais neuve ; une entreprise qui n'accepte de se dire révolutionnaire que parce qu'elle n'apporte pas de réponse, n'impose pas d'idéologie ; pas de réponse nouvelle, en tout cas, aux questions à la mode, mais plutôt une façon, singulière remment actuelle, de poser à nouveau de très anciennes questions, parfois oubliées parce que tûes ou dissimulées. S'il n'a aujourd'hui les moyens de sa liberté, l'homme a désormais la conscience de son être. Le marxisme, la psychanalyse, la sémiologie, la génétique se sont tour à tour alliés pour nous priver de toute illusion quant à notre « liberté » (entre guillemets surveillés) ; ont-ils achevé de tuer cet homme que Nietzsche avait déjà privé de Dieu ? Ou ont-ils tenté, l'un après l'autre, d'endiguer, de contrôler le formidable pouvoir d'autonomie et d'indépendance qu'ils ont réveillé en l'homme ?

« Les systèmes de pensée » se succèdent aujourd'hui à un rythme accéléré / la philosophie se qualifie de nouvelle, les contestataires s'excluent et s'organisent en dissidents... On est de gauche comme on va à la messe ; on est dissident comme on est intégriste. C'est là un prêt-à-porter de la culture comme ces dames aux chapeaux verts continuent à prendre le thé chaque jour.

Des lecteurs, ce sont ces consciences de tels jeux, ces interrogations de tels mécanismes, et de telles stratégies ; eux qui prennent comme élément de réflexion les questionnements de notre monde, les confrontent à leur être, à leur devenir ; eux, nous qui n'existons que pour être confrontés à ce qui nous dépasse, ce qui doit nous entraîner plus loin. C'est là que se place aujourd'hui l'acte de lecture : lecture d'un journal, témoin du déroulement de la vie et de ses expressions, prolongement des nerfs, de la sensibilité de l'homme dans plus loin et plus nombreux que lui, mais non substitut de son intelligence et de son esprit.

C'est ainsi que nous avons imaginé le Lecteur de *Canal*, à l'image de nos interrogations, de notre crise. C'est dans ces repérages, ces lieux du corps et de la pensée que s'est élaboré un journal, un outil, pour donner les éléments pluriels d'une conscience, pour interroger, non pour la convaincre. C'est dans ces lieux de doute mais aussi d'engagement, de choix, qu'il se découvre ; que la rencontre a lieu ; que la liberté est de savoir les conditions de son choix.

L'alternative

- Les alternatives -

Résumons-nous. Il est évident que ce qui nous est livré aujourd'hui du déroulement de la vie sociale - ce qui devrait nécessairement nous lier les uns aux autres - échappe à la notion la plus élémentaire d'individualité, c'est-à-dire ce qui assume notre unicité (démontrée scientifiquement). Comment alors centrer une réflexion sur la société ?

Le 15 septembre dernier, le « fait culturel » était-il à l'inauguration de la Biennale de Paris ou dans le show télévisé de l'un des dirigeants politiques de l'Union de la Gauche annonçant les déboires de l'entreprise ? Sans doute aux deux endroits ; sûrement ailleurs peut-être. Dans cet ailleurs flou, mais vécu de plus en plus par beaucoup, dans l'alternative, s'ébauche les fondements d'une autre réflexion qui refuse la mise à l'écart, sous prétexte que les choses sont trop compliquées pour que l'homme - nous, nous tous -, puissions y intervenir.

C'est dans cette solitude imposée - cette injonction d'impuissance - que veut intervenir *Canal*, que peut désormais agir *Canal*, ses lecteurs, ses journalistes.

Autonomies-créativité

Dès ce numéro, *Canal* aborde une étude complexe, sur le thème de *Autonomies-créativité* : autonomie de l'individu - de groupes sociaux - dans le contexte socio-politique actuel (disons plus largement, *culturel*) ; la créativité comme but quasi-existential mais aussi comme moyen d'intervention, d'action, pour des alternatives. Ce travail consistera à repérer les principaux lieux de crise - révélés ou latents - qui sont en jeu aujourd'hui dans l'histoire de l'homme, de décrire leurs relations réelles, d'évaluer leurs interactions ; poser ces données comme une information pour permettre un choix conscient et responsable, pour susciter une détermination et une intervention, pour en laisser comprendre la possibilité, pour porter le combat sur le terrain de la réalité et non des mots. Pour chercher également à s'en dépendre - comme d'une sorte de manifeste - mais en même temps pour en élucider le jeu, à en démonter les mécanismes.

Pour savoir où se situe vraiment la création aujourd'hui, et qui y participe.

Les autres moyens d'un choix

Ce qui anime l'homme, ses cellules, m'a toujours semblé être l'essentiel d'une tentative de compréhension de la trajectoire de sa vie. Le reste n'est plus que des prolongements sous forme d'expressions, de cette vie ou cette possibilité d'être.

La question de l'information n'est donc pas de juger, ni de savoir ou de dire au nom de quoi on juge, on choisit, mais de pénétrer dans la profondeur et la complexité de l'autre - cette chose, cette personne, cet acte dont « on parle » - pour en rendre témoignage et peut-être y rechercher ses propres réponses, y trouver inachèvement et contradictions. L'approche journalistique ne saurait donc se faire à travers les signes - ce que certains se complaisent encore à désigner comme une « critique littéraire » -, mais bien par une pensée des choses que l'on découvre chez l'autre, et leur sens.

Différence-identité

... ou une autre façon de dire « Autonomies-créativité ». Cette enquête que *Canal* veut mener chaque quinzaine suppose un point de départ proche de l'aliénation : la nôtre, celle de chacun, à travers ce qu'il est de fondamentalement contraint.

L'acceptant comme une nécessité de notre existence - l'hyper-spécialisation que nous devons subir, le découpage de notre temps de vie, etc. - *Canal* veut tenter d'investir cet autre « soi-même » en demi-éveil et tenu en retrait. L'illustration en est, dès à présent, l'ouverture, la curiosité, le questionnement à d'autres expressions culturelles que ces arts « nobles » que sont les arts plastiques, la littérature, le théâtre... Et pour les gens de ce monde culturel, la contre-culture ne commencerait-elle pas là où leur réflexion s'engage à toucher la science ? Et réciproquement ? Car il est maintenant temps de démasquer ce que l'on appelle « culture », de démasquer ces nombreuses escroqueries de la pensée et de reconnaître ce qui participe d'une possibilité de *vivre autre que...*

devenir une voix qui porte et puisse être répondue.

Alain Macaire

15 Oct 1977

arts plastiques

MUSÉES / PARIS

Xe BIENNALE DE PARIS
PALAIS DE TOKYO ET MUSÉE
D'ART MODERNE DE LA VILLE DE
PARIS

11 av. du Pt Wilson, 75016, 723.61.27.
Jusqu'au 1er novembre. Une biennale qui se situe dans la continuité de celle d'il y a deux ans et qui est composée à peu près des mêmes catégories de pratiques artistiques. Les utilisateurs de la photographie et de la vidéo dominent un ensemble où l'on retrouve les créateurs d'environnements théâtraux, les artistes dits régionalistes ou féministes, les sociologues compilateurs des divers aspects de notre quotidien. Si l'on sent se manifester un désir d'échapper aux contraintes des courants « organisés » qui se sont constitués au cours des dernières années, on constate que cette attitude n'aboutit souvent qu'à une succession de pratiques individuelles assez vite limitées, closes sur elles-mêmes, qui ne dépassent pas, dans certains cas, le stade de travaux d'école bien réalisés. Toutes ces démarches, d'autre part, contournent ou abandonnent le terrain de la peinture occupé ici par quelques artistes qui supportent assez difficilement la confrontation avec des travaux dont l'approche est plus immédiate.

Une écologie de la forme

Jordi Pablo est arrivé à la Biennale de Paris avec une étoffe noire de 2 m 50 sur 1 m, soigneusement pliée, et un tas de petits objets drôles. Il est arrivé aussi avec l'idée de les offrir à ces voyoux de l'art tel qu'on offre des petites marchandises de rien du tout au marché. Il avait en tête d'étaler ses objets par terre dans un coin, à l'abri de cette police qui finit toujours par arriver. C'était la première fois qu'il quittait la Catalogne et voulait tout humblement montrer les produits de son atelier. Les drôles d'objets étaient des ciseaux qui coupent inlassablement, une lame à raser (Anti-découpe 1974), des feuilles d'eucalyptus forcées par un trombone (Rameau de feuilles convergentes, 1974), une brosse à souliers avec un talon (Pied artificiel 1972), une série d'épingles avec des têtes en chardon, en plume (Épingle à tête piquante, Épingle à tête volatile 1975), un entonnoir retourné comme un gant (Contre-entonnoir 1975)... Effectivement Jordi Pablo les étala tous sur son étoffe noire avec encore les plis du voyage, dans le coin qu'on lui désignait. Mais quelqu'un de pervers et malveillant lui souffla les risques d'une

exposition internationale avec ces quelques présences de collectionneurs bénévoles d'objets trouvés. Et en plus, un esprit pratique lui signala les aspirations maximalistes des aspirateurs du nettoyage. Bref, l'idée des objets qu'on offre aux marchés fut abandonnée pour celle d'une collection d'échantillons dans une grosse boîte noire.

Et pourtant rien de naïf dans l'œuvre de Jordi Pablo mais beaucoup de réflexion et un sérieux travail. Depuis sept années, il travaille obsédé par la forme et l'on aurait pu le considérer sculpteur s'il n'avait toujours eu cette horreur pour les objets de luxe, les objets d'élite, ce dégoût des volumes stables, des volumes impérissables.

Comme celle du Bauhaus, la démarche de Jordi Pablo est aussi théorique. Dans son livre *Corps, objets et formes dans l'espace*, il se vouait à l'analyse systématique des formes et de leur signification, y tenant compte d'abord de l'ambiguïté des formes des corps naturels, des objets artificiels, des formes abstraites et aussi de leurs analogies.

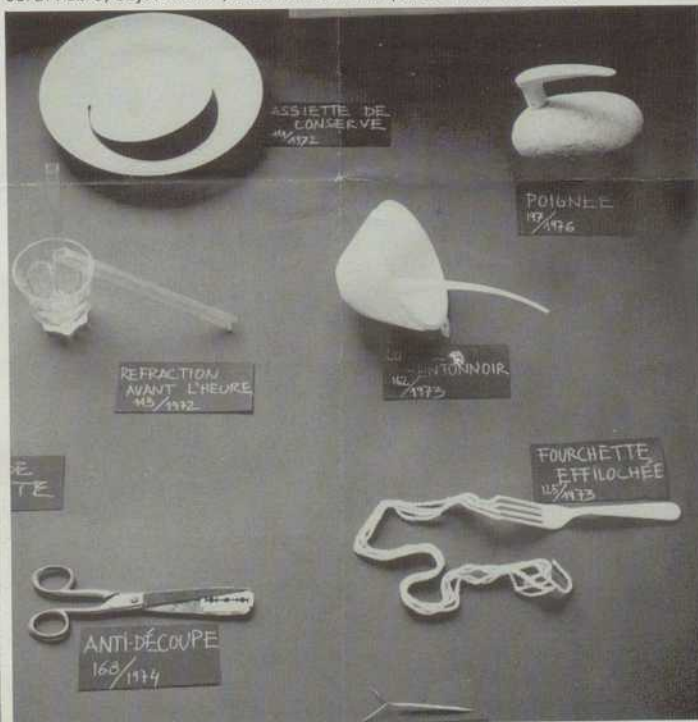
Ensuite, il les étudiait en vue de leur dynamisme - latent ou non -, finissant par les grouper en familles morphologiques. Un chapitre très intéressant décrivait leurs déformations et leur situation par rapport à l'espace qu'elles déterminent.

A présent, ce qui semble le plus l'intéresser est d'observer l'usage imaginaire des objets quotidiens ainsi que l'ambiguïté qui s'en dégage. Tels les objets qu'il présente à la Biennale, résultat d'une réflexion visuelle, voir tactile.

En Catalogne, à l'heure actuelle, on accumule les efforts pour que la propre histoire, la propre identité culturelle s'épanouissent. Le plus formidable témoignage de cela est sans doute l'actuel Congrès de culture catalane. Dans ce cadre, la démarche de Jordi Pablo s'inscrit parmi celles des autres jeunes artistes qui analysent la propre réalité culturelle comme un moyen, aussi, de lutter contre la colonisation artistique et culturelle qui, venant des pays puissants, essaie d'envahir les autres pays avec une vague mortelle d'uniformité.

Maria Lluïsa Borràs

Jordi Pablo, objets 1977 : Biennale de Paris (photo André Morain).



15 Oct 1977